Bisimwa Bulangalire Kalambi

La Participation des femmes et filles dans la résistance locale Maï-Maï en Territoire d'Uvira (1996-2017)

mars 2019

Publication trimestrielle du Centre de Recherches Universitaires du Kivu

CERUKI-ISP/BUKAVU

Disponible en version imprimée Pages 170-198

Cah.CERUKI.ISSN 2412-5873

Institut Supérieur Pédagogique
BP:854
BUKAVU
République Démocratique du Congo

SCIENTIA SPLENDET ET CONSCIENTIA

CAHIERS DU CERUKI

Nouvelle Série N°56, 1er Trimestre 2019

REVUE SCIENTIFIQUE INTERNATIONALE

Publication trimestrielle du Centre de Recherches Universitaires du Kivu

CERUKI-ISP/BUKAVU

La Participation des femmes et filles dans la résistance locale Maï-Maï en Territoire d'Uvira (1996-2017)

Bisimwa Bulangalire Kalambi[1]

Publié sur https://www.isdrbukavu.ac.cd/recherche/publications/

Mots clés : *Merida, Féminité, Conflits armés, Intégration et Groupes armés.*

Résumé

La résistance Maï-Maï en territoire d'Uvira est basée sur un modèle masculin qui n'a pas été favorable à la féminité et aux femmes. Les pratiques, les croyances et mythes magico-religieux des groupes armés Maï-Maï ont contribué défavorablement à la construction de l'identité féminine dans les activités militaires. Les femmes comme les jeunes filles y ont participé comme combattantes, informatrices, fournisseuses de cure magique (sorcière) et nourriture, épouses, administratrices des amulettes, gardiennes des casseroles médicales et cheffes peloton, commandant de section et de cellule. Aucune d'elle n'est parvenue à occuper les grands postes comme celui de seigneur de guerre.

Abstract

Resistance of Mai-Mai in Uvira territory is based on a masculinity type which has not been favorable to feminine and women. The practice, behaves and magical religions myths of armed group of Mai-Mai have contributed favorably to the construction of feminine identity in military activities. Women as well as young girls have participated as fighter's informers, providers of magic power, food, spouse's managers of charms, keeper of medical casseroles and chief of pelotons, commander of section and cellar. None of them happened to occupy a high position such as the one of head commander.

Words keys: *Merida, Feminine, Conflict armed, Integration and Armed group.*

---

[1] *Licencié en Sociologie et Assistant d'enseignement à l'ISDR-Bukavu.*

I. INTRODUCTION

1.1. Problématique

Les domaines du conflit, de la paix, de la médiation et de la sécurité ont longtemps été pensés comme un champ exclusivement masculin. Les femmes, les enfants mineurs, les filles, les biens familiaux et communautaires constituaient des espaces de réserves et des aires à protéger par les hommes contre les menaces extérieures. Michel Klen montre que les domaines de la guerre et du militaire en général ont longtemps été considérés comme le champ exclusif de la population masculine et l'utilisation des armes ne pouvait être que du seul ressort des hommes (M. Klen, 2010, p.3). Ce qui a engendré les inégalités sociales entre les sexes quant aux processus de participation des femmes dans les processus de paix en République Démocratique du Congo.

Plusieurs recherches, séminaires, conférences, discours politiques et médiatiques et rapports des Organisations de la Société Civile tenus au zénith comme à la base, mentionnent les raisons socioculturelles, politiques et économiques mettant en obstacles et en défis la participation des femmes aux conflits, à la sécurité et aux processus de paix. Dans leurs contenus, ils ressortent que les normes, les comportements patriarcaux et la victimisation des femmes, leur indisponibilité et non -participation au conflit. Enfin, leur incapacité de prendre les décisions (OIF et ONUFEMMES, 2017, p.5).

L'Est de la République Démocratique du Congo est caractérisé par une multitude de groupes armés. Ces derniers se sont développés lors des conflits armés et tribalo-ethniques de 1996 jusqu'en 2003. Ces groupes armés ont été de principaux vecteurs de l'insécurité, des violences sexuelles, des vols et pillages des biens, de la destruction des infrastructures socioéconomiques, de la perte de la cohésion sociale entre les communautés tribales, de la paupérisation de la population, des déplacements internes, de la multiplicité des maladies sexuellement transmissibles, le recrutement des enfants dans les groupes armés, de violences sexuelles basées sur le genre, les mariages et grossesses forcés, de l'exploitation socioéconomique des filles et garçons ainsi que les femmes, etc. dans les provinces du Sud-Kivu, du Nord-Kivu, du Maniema et en Ituri.

Le territoire d'Uvira est l'un des huit territoires de la province du Sud-Kivu. Il est situé dans sa partie Sud et à l'Est de la RDC. Ce territoire a été créé le 25 février 1938 (ADEPEA, ARAL et RIO, 2011,p.24). Il est subdivisé en trois entités administratives coutumières et trois autres modernes, à savoir : les chefferies des Bafuliiru, des Bavira et de Plaine de la Ruzizi (jadis de Barundi) et les cités de Kagando-Kiliba, Sange et Uvira-Centre. Ces entités sont habitées par les communautés ethniques locales, à savoir : les Bafuliiru, les Bavira, les Barundi, les Banyamulenge et les Banyindu. Ces communautés vivent en conflit permanent qui compromet la cohésion sociale.

En effet, l'histoire enseigne que ce territoire est souvent à l'origine des rebellions et des conflits armés à connexion régionale. Sa position géopolitique par rapport à d'autres territoires de la province du Sud-Kivu a fait qu'il soit à l'origine de la rébellion Muleliste, des guerres de 1996 à 1998, de 2002 à 2004. Ces événements guerriers ont conduit à la militarisation des communautés locales. Ce territoire constitue une zone de forte densité de groupes armés au Congo (J.K. Stearns et C.Vogel, 2015,p.4) et fait une singularité dans la poussée en champignon des groupes armés majoritairement ethniques. Les principaux foyers ont été disséminés dans tous les moyens plateaux de Mont Mitumba et la Plaine de la Ruzizi. Ces foyers furent dirigés par plusieurs seigneurs de guerres dont en majorité sont de guerriers mulélistes. Ainsi, plusieurs camps militaires et grands bataillons furent installés ou formés dans les villages de Busumu, Rugeje, Kitundu, Makobola, Katala-Lemera, Ndolera, Kiliba, Sange, Bwegera, Bijombo, Nabwizahura, Kamira, Mubelulu, Kahamba, Shera, Lubarika, Kazimwe, Kisanga, Katwenge, Luhito, Mangwa, Katembo, etc. Ces camps furent dirigés par les seigneurs de guerres Zabuloni Rubaruba, Kayamba, Dunia Lwendama, Jeannot Ruharara, Baudouin Nakabaka, Kita Assumani, Abdoul Lipanda, Cyprien Kihimbi, Willy, Musobe, Moro, Baleke, Mushabo, Nyerere, Dilolo et sont en majorité incorporés dans les FARDC. Après la transition une génération des groupes armés fut créée et prit plusieurs nominations dont le front du peuple Murundi-alliance divine pour la nation (FPM-ADN), Maï-Maï Baleke, Maï-Maï Fujo, Maï-Maï Mushombe, Maï-Maï Kishiko, Twigwaneho (FRF Résiduels), Maï-Maï Shikito, Maï-Maï Mazimano, Maï-Maï Bede, Maï-Maï Nyerere Kigundu, Maï-Maï Bagumino, Maï-Maï Mwenye Mali, Maï-Maï Kivugwe, Maï-Maï Karakara, Maï-Maï Mupekenya, FRF Makanika et Bisogo, Maï-Maï Hagara, Maï-Maï Kapopo,

Maï-Maï Ntamushobora, Maï-Maï Pandisa, Maï-Maï Matabishi (ADEPAE, ARAL et RIO, pp.82-83).

Dans cette mobilisation militaire, le constat empirique montre que les femmes ont participé dans les groupes armés Maï-Maï en tant que résistantes aux agressions extérieures et intérieures du pays en vue de défendre la patrie. Comme le réaffirme la résolution 1325 de l'ONU, les femmes jouent un rôle important dans la prévention et les règlements des conflits et dans la consolidation de la paix. Elle souligne la participation égalitaire de tous dans le maintien et la promotion de la paix et sécurité[2].

La littérature pointe les violences sexuelles faites à la femme dans le territoire et négligent les efforts incontournables fournis par les femmes et filles dans la défense de la patrie et développement de la résistance locale Maï-Maï. Les images de victimisation et des violences sexuelles faites à la femme prolifèrent dans les écrits sur les femmes à l'Est de la R.D. Congo. La participation des femmes dans la production de violence ne fait pas l'objet des études appropriées en territoire d'Uvira. Ce qui a réduit des analyses objectives envers les femmes et les jeunes filles. Les groupes armés Maï-Maï étant majoritairement conduits par les hommes, les mérites des femmes sont restés cachées ou invisibles. Ce qui a limité les thèses existants sur les femmes, les conflits et la consolidation de la paix en RDC. Les femmes ont participé aux groupes armés Maï-Maï sous l'identité de Merida et de sorcière, mais aucune d'elles n'a été chef de guerre ou seigneur de guerre, ni major, colonel ni général attitrées de l'armée Maï-Maï. Ces femmes ont occupé d'autres postes secondaires dans ces groupes armés. En période de reconstruction du pays, elles ont été exclues du processus de paix. Elles ont subi des discriminations, des préjugés et des stéréotypes, des violences sexuelles ainsi que des normes sexistes. Elles ont été moins reconnues par le processus de Désarmement, Démobilisation et Réintégration pendant la période de reconstruction. Cette dernière fut caractérisée par la consolidation de la paix mais a ignoré les femmes qui produisaient de la cure magique aux combattants Maï-Maï ainsi que les jeunes filles qui ont combattu aux côtés des hommes. Les différents

---

[2] Résolution 1325 adoptée par le Conseil de sécurité à sa 4213e séance, le 31 octobre 2002 sur femme, paix et la sécurité.

Accords de paix signés ont minimisé ces femmes du fait que les attitudes ont mis l'accent sur la participation des parties au conflit et auteurs de violences plutôt que d'exiger la représentativité des femmes comme victimes et combattants singulièrement. Ces Accords ont permis aux groupes armés de répondre à leurs besoins et non à ceux des citoyens ni des femmes combattantes. Ces tendances méritent d'être appréhendées avec de lunettes sociologiques. Ce qui nous pousse au questionnement suivant : *Comment les femmes et les filles ont-elles participé à la résistance locale Maï-Maï de 1996 à 2017 en territoire d'Uvira* ? *Comment les femmes et les filles intègrent-elles la résistance locale Maï-Maï en territoire d'Uvira* ? *Quelles sont les barrières rencontrées par les femmes dans leur participation aux groupes armés Maï-Maï en territoire d'Uvira* ? De ce questionnement, nous nous proposons les réponses anticipées suivantes :

1.2. Hypothèses

1) *Les femmes et les filles ont participé à la résistance locale Maï-Maï en territoire d'Uvira en qualité de combattantes et en jouant des rôles proéminents et stratégiques répondant aux besoins physiologiques, psycho-médicaux, économiques, alimentaires, communicationnels et sécuritaires des combattants Maï-Maï.*

2) *Les femmes et les filles ont intégré les groupes armés Maï-Maï par le souci et par les circonstances et non par ambition à l'entreprise guerrière.*

3) *Les femmes et les filles ont rencontré plusieurs barrières à la fois socioculturelle, politique et économique dans leur intégration aux groupes armés notamment les normes sexistes, la masculinité hégémonique, les violences sexuelles, la perception négative de la féminité, le plafond de verre dans la hiérarchie militaire.*

1.3. Objectifs de la recherche

Globalement, ce travail vise à déterminer la manière dont les femmes et filles ont participé dans la résistance locale Maï-Maï de 1996 à 2017 en territoire d'Uvira.

De manière spécifique, il vise à expliquer les raisons d'intégration des femmes dans les groupes armés Maï-Maï en territoire d'Uvira et enfin, déterminer les barrières rencontrés par les femmes dans leur participation aux groupes armés Maï-Maï en territoire d'Uvira. Pour atteindre ces objectifs, nous nous sommes fixés une méthodologie de récolte des informations sur le terrain.

II. METHODOLOGIE

Pour fournir des explications tangibles à cette étude, nous nous sommes servis des enquêtes qualitatives en termes de lunette sociologique. L'approche qualitative se définit essentiellement par le fait que les données ne sont pas numériques. Son point de départ réside dans les faits que le chercheur fait une recherche globale sur un phénomène et vise principalement à l'explorer. Ici, le chercheur ne forme un échantillon de participants représentatifs de la population (A. Lamoureux, 1995, p.40). Ce qui nous a permis de choisir certaines personnes de façon délibérée, en fonction de ce nous explorons. Cette méthode qualitative nous a permis à appréhender l'environnement culturel, social et organisationnel des groupes armés Maï-Maï face à la participation des femmes et jeunes filles à la résistance locale.

Grâce aux entretiens semi-directifs, les documentations (revue de la littérature), les focus group et l'analyse du contenu qualitatif et l'échantillonnage à boule de neige nous avons mené ces enquêtes auprès des combattant(e)s Maï-Maï en territoire d'Uvira. Le guide d'entretien contenait vingt et une questions et a été administré auprès des ex-combattants mulélistes de 1964 car ils ont joué un grand rôle dans la dynamique des conflits armés Maï-Maï. Les focus group ont été privilégiés pour rassembler les jeunes ex-combattants Maï-Maï démobilisés dans leurs fiefs et d'une manière clandestine. Les entretiens semi-directifs individuels et collectifs nous ont permis d'aborder les ex-combattants Maï-Maï dans la Plaine de la Ruzizi et dans les moyens plateaux du territoire d'Uvira. Les combattants et subalternes Maï-Maï ayant intégré par le processus de brassage les FARDC et la PNC ont été interrogé à Bukavu. L'enquête a rassemblé un échantillon de 30 personnes dont 6 femmes soit 20% et 24 hommes soit 80% tiré selon la logique de la diversification des critères. Ce rapport montre déjà combien notre recherche mérite d'aborder la problématique sexospécifique dans les groupes armés Maï-Maï.

Parmi ces femmes, il y a eu trois Merida dont deux jeunes filles combattantes Maï-Maï démobilisées et une vieille femme administratrice et gardienne de la potion magique. Les trois autres femmes sont des épouses des ex-combattants Maï-Maï. Pour les hommes, 15 sont des ex-combattants Maï-Maï démobilisés, 4 combattants actifs et 5 autres sont des sages des villages ayant combattu dans la rébellion mulele. Une programmation des descentes sur terrain s'est réalisée en juillet 2017 et respectivement dans les villages de Katogota, de Luberizi, de Luvungi, de Mutarule, de Sange, de Runingu, de Kiliba et de Kawizi en chefferie de Bafuliiru et de Plaine de la Ruzizi. Ensuite, à Kala, à Rugenge, à Makobola en chefferie de Bavira. Enfin, à Kavimvira, à Kasenga, à Mulongwe en cité d'Uvira. Cette étude s'est étalée sur une période de dix mois soit de Juin 2017 à Mars 2018. Nous avons triangulé les données suite au recours à plusieurs sources d'informations documentaires pour approfondir nos analyses.

III. CADRE THEORIQUE

La dichotomie masculin-féminin ne cesse de traverser les débats idéologiques ou courants de pensée vers la théorisation. Les sciences sociales et humaines dont l'histoire, la psychologie, l'anthropologie, la sociologie, la linguistique questionnent la différenciation entre les sexes. Elles situent à l'épicentre du débat la nature-culture dans la hiérarchisation des sexes observée dans les diverses sphères culturelles, socioéconomiques et politiques. On peut citer à titre illustratif Simone de Beauvoir (1949), Margaret Mead (1948,1996), Hariette Moore (1980), Sigmund Freud (1917), Pierre Bourdieu (1998), Françoise Héritier (1996), Pascale Bonnemère (2002), etc.

Ces auteurs expliquent la manière dont les différences et les hiérarchisations proviennent et sont associées à tel sexe par rapport à l'autre qui caractérisent actuellement les sphères politiques, économiques, socioculturelles, etc. de nos sociétés. Le questionnement de la virilité et la passivité entre les sexes ne fait pas unanimité dans la littérature et favorise une rupture épistémologique entre les sciences naturelles et les sciences sociales.
Situant le débat dans le cadre de notre travail, nous avons choisi la théorie de la féminisation de l'armée de Michel Klen (2010, pp.3-7). Dans son ouvrage intitulé : « *Femmes de guerre : une histoire Millénaire*, 448 p», l'auteur montre que

la participation des femmes dans la guerre est souvent considérée comme un domaine réservé exclusivement à la seule population masculine. Pour remettre en cause toute affirmation linéaire de la victimisation des femmes dans les conflits, l'auteur montre que les femmes ont participé dans la (re)production des différentes violences à travers la lutte défensive de la patrie. Il ajoute que l'histoire est singulièrement riche en des exemples de combattantes qui ont défié les préjugés solidement ancrés dans l'imaginaire collectif. Elles ont prouvé sur les champs de bataille, sur terre comme dans les airs, dans les réseaux de résistance et les tâches de soutien médical qu'elles étaient capables de risquer leur vie au service de la patrie. Elles ont mis en œuvre des qualités de bravoure voir de chef de guerre.

L'auteur réaffirme que la féminisation de l'armée était effective aux Vénus dans la tourmente de Mars. La participation directe à la lutte armée paraissait incompatible avec la condition féminine car Mars, dieu de la guerre, ne concernait que l'autre moitié du monde, celle du sexe prétendu fort. Les combattantes courageuses héritières de Vénus ont approuvé la bravoure, l'endurance à la douleur et le leadership. En suivant, la chronologie retracée par l'auteur, les femmes sont des guerrières ou figures emblématiques dans le fleuve agité de l'histoire notamment dans les Amazones (Homère, Hérodote, Eschyle). On peut citer aussi Geneviève et Jeanne dans le souffle religieux. C'est le cas aussi de la mobilisation des femmes des églises au Ve siècle qui ont participé à l'empêchement de la prise de Paris par les hordes barbares d'Attila par le roi de Huns. Au Moyen-âge, l'on note les actions héroïques féminines devenues figures emblématiques dans les ouvrages de polémologie comme Jeanne D'Arc, Jeanne Hachette qui défendirent Beauvais contre les assauts de Charles de Téméraire. Les deux guerres mondiales ont marqué également une montée en puissance de la participation des femmes dans le domaine militaire souligne l'auteur (Lucie Aubrac, Berty Albrecht, Geneviève de Gaulle-Anthonioz, Germaine Tillon, Marie-Madelaine Fourcade, etc. L'Afrique en général et spécifique les grands Lacs n'est pas indifférente des héroïnes. C'est le cas de Marguerite Baranketse au Burundi,Yolande Makarasana au Rwanda, Alice Lakwena prophétesse dans la rébellion ougandaise de la LRA, les filles armées dans les guerres du Sierra Leone, en RDC, en Angola, au Soudan, au Tchad, en Ethiopie et en Erythrée, etc.

En territoire d'Uvira, les Merida et les vieilles femmes constituent une catégorie particulière dont on ne fait pas attention dans la littérature féminine

congolaise et internationale. Ces filles et femmes ont rendu des loyaux services à la résistance locale Maï-Maï dans ce territoire. Leur expérience remonte dans la rébellion Muleliste et s'est reproduit chez les Maï-Maï de 1996 à nos jours. Cependant, loin de confirmer aussi leur valeur de leadership ou de chef de guerre de guerre comme le confirme l'auteur, les femmes et les filles de ce territoire ont approuvé une faible vision militaire, la déconstruction de la masculinité hégémonique, les normes sexistes, le plafond de verre dans la hiérarchie militaire malgré les différentes positions de commandement et d'exécution prises dans les groupes armés Maï-Maï.

IV. ANALYSES ET INTERPRETATION DES RESULTATS

Dans cette partie, nous développerons les points portant sur la participation des femmes et filles dans la résistance locale Maï-Maï, de la contribution des femmes aux Maï-Maï, les obstacles rencontrées par les femmes dans la résistance Maï-Maï, le processus DDR et l'avenir militaire et enfin, les raisons d'exclusion des femmes Maï-Maï au processus de paix en RDC.

4.1. De la participation des femmes et filles dans la résistance Maï-Maï

A) Facteurs de l'intégration des femmes et jeunes filles

Le concept ' *mayi-mayi'* est intimement lié aux stratégies de luttes armées qui jalonnent l'histoire du Kivu, au cours de ces trente dernières années. Il tire, sans doute, son origine des pratiques magiques des rebelles Simba des années 1965-1967, qui devaient crier' mulele mayi' pour se protéger des balles tirées par les ennemis (E.M.Lubala, 2000, p.213). Le processus d'intégration des femmes et des jeunes filles dans la résistance Maï-Maï dépend des facteurs motivateurs qui sont différemment exprimés. La période des guerres de 1996, 1998 et 2003 et toute la période de reconstruction du pays expliquent le recrutement massif des femmes et d'hommes de tous âges dans les Maï-Maï. Les méfaits provoqués par ces guerres sont les viols, les tueries, les massacres, les tortures, les pillages, les assassinats, le chômage, l'extrême pauvreté, les mariages forcés des jeunes filles, la monoparentalité et l'orphelinat, la destruction des infrastructures socioéconomiques de base et d'autres pratiques rendant la population civile

esclave, etc. ont poussé les femmes à intégrer la résistance locale. Cependant, les femmes se sont intégrées par le souci et par les circonstances et non par ambition de participer à l'entreprise guerrière et de devenir des guerrières accomplies.

Une vieille femme de 60 ans dit : « *Nous avons vu nos enfants être tués, nos filles violées et Kidnappées, nos hommes fuir et nous laisser seules. Nous-mêmes tuées et nous n'avions pas supporté. Nous nous procurions tous les nécessaires en vue de permettre nos maris et enfants dans le maquis de résister à la guerre*[3] ». L'intégration de la femme au départ dans la résistance locale fut caractérisée par leur volonté d'assister les combattants qui étaient constitués en majorité par leurs maris et leurs enfants. En raison de normes sexistes, les femmes n'avaient pris des armes mais elles ont servi de stratégie de soutien dans les actions militaires Maï-Maï. La raison qui explique que les femmes ou les jeunes filles ne puissent pas prendre les armes en est que la féminité est incompatible avec le dieu Maï-Maï et les amulettes pendant les campagnes militaires et période conflictuelle.

Pour leur côté, les jeunes filles ont été violées, mariées de forces et kidnappées. Elles sont devenues orphelines et femmes de seigneurs de guerres. Elles optèrent de prendre les armes au côté de leurs homologues hommes. Les filles mariées devenues également veuves après la mort de leurs maris sur le champ de bataille se trouvèrent dans l'obligation de rester dans la résistance étant donné que leur réintégration communautaire et familiale fut compromise. Seules kidnappées par les Maï-Maï furent des épouses pour répondre aux besoins sexuels des combattants et seigneurs de guerre dans le camp et choisirent sous les contraintes de ne pas retourner en famille suite aux normes culturelles qui pèsent encore sur les femmes et la jeune fille. Toutes ces catégories des femmes se convertirent rapidement en militaires. Ces vieilles et jeunes femmes Maï-Maï ont acquis l'identité particulière dans ces groupes armés. Elles ont été appelées 'Merida' pour les distinguer des hommes et les conformer aux prescriptions du dieu Maï-Maï.

---

[3] Entretien avec une femme fournisseuse de cures magiques aux Maï-Maï à Makobola en juillet 2017.

Paradoxalement, bien que les Merida luttent pour mettre fin aux violences sexuelles faites contre les femmes et les abus socioéconomiques et politiques provoqués par les groupes armés, les Maï-Maï n'ont pas généré que des règles sexistes féodales auxquelles les femmes ont été soumises pour répondre à la masculinité de ces groupes armés. Cependant, ces femmes n'ont pas su lutter contre le système patriarcat de ces espaces militaires. Ainsi qu'examinons le processus de sélection et d'intégration des Merida dans les espaces militaires Maï-Maï.

Dans les groupes armés sous étude, aucune structure n'était prédéfinie pour recruter les combattants et combattantes Maï-Maï. Le début de recrutement privilégiait le volontariat au lieu de la force. L'enrôlement était basé sur le principe d'un acte volontaire sans distinction d'âge ni de sexe. Ce principe sera appliqué partiellement et les femmes en subiront toutes les conséquences. En plus d'une sélection exclusive, elles étaient aussi soumises aux normes et codes de conduites propres aux Maï-Maï. Les Merida sélectionnées pour prendre les armes au même titre que les hommes étaient soumises à des rituels consistants à les stériliser sans leur consentement et à provoquer l'arrêt du cycle menstruel. Cette période est consacrée à l'impureté de la jeune fille ou femmes chez les Maï-Maï. Elles devaient être insérées des amulettes ou grigris pour une stérilisation forcée. Cette pratique a été contestée par les Merida qui ont menacé de quitter ces groupes armés. Les seigneurs de guerre et leurs féticheurs ont été obligés de trouver une solution palliative en vue de maintenir ces femmes et jeunes filles à leur côté. La pratique de la déféminisation porte atteinte aux droits sexuels et à la santé reproductive de la femme et jeune fille. La stérilisation forcée et l'arrêt du désir sexuel constituent deux formes de violences sexuelles faites aux femmes et à la jeune fille. La femme en règle était obligée de rester cantonnée dans le camp et ne pouvait en sortir que dans les heures tardives de la soirée pour répondre à certains besoins physiologiques. Cette sortie pendant la nuit était permise à condition de ne pas allumer la torche et de ne pas saluer ni rencontrer ses homologues hommes et femmes. A la sortie du champ initiatique, la jeune fille se voit attribuer le nom de « Mérida », un nom identitaire qui lui donne une place et la compatibilité avec le dieu d'eau. Elles reçoivent dès lors l'acceptation et la bénédiction de dieu par l'entremise des féticheurs qui aspergent de l'eau et tatouent le corps de ces filles et femmes.

B) Proportion des femmes et filles dans les éléments Maï-Maï

La connaissance des statistiques des combattants Maï-Maï est incertaine et leurs effectifs ne sont pas connus avec précisions. Les femmes étaient moins représentées et moins reconnues dans les effectifs. Les vieilles femmes et les femmes en ménopauses gardiennes et procurant de la cure magique et alimentaire restaient à la maison (dans la cité ou villages). Malheureusement, malgré les risques courus, ces femmes ne faisaient pas partie intégrante du corps militaire Maï-Maï. Seules les jeunes filles orphelines ou mariées, femmes stériles et divorcées, veuves comptaient à un nombre très réduit allant de 5 à 10 dans un bataillon de 200 à 500 combattants Maï-Maï, soit 50 à 80 dans un brigade de 2000 à 4000 combattants. Ces femmes et filles étaient préparées psychologiquement et physiquement aux activités militaires comme le maniement des armes, les entrainements aux tactiques et stratégies militaires, la pénétration des troupes rivales, la recherche d'information, le ravitaillement en armes légères et munitions ainsi que la nourriture. C'est pourquoi nous examinons les contributions et les stratégies adoptées par les femmes pour la résistance locale Maï-Maï.

4.2. Contributions apportées par les femmes aux Maï-Maï

Dans le structuro-fonctionnel des groupes armés Maï-Maï, les femmes ont été promues aux titres de commandant peloton, de section et de cellule. Les femmes en tant que groupe particulier jouent ainsi un rôle non négligeable dans le déroulement de la guerre au pays. Leur rôle a eu un impact positif sur la résistance militaire des groupes armés Maï-Maï. Elles ont également constitué de précieux soutiens poussant les hommes à se comporter avec courage sur le champ de bataille. L'accès des Merida aux postes de commandant de peloton, de section et de cellule bien que minimes a permis à ces femmes de diriger à leurs niveaux les hommes.

Les Merida ont servi dans tous les services du personnel d'appui. Par exemple, les vieilles femmes comme évoquées ci-haut ont apporté la cure médicale composée de potion magique ou des amulettes et seront attachées aux services de docteur ou médical. C'est sur demande des seigneurs de guerre et en cas d'initiation de nouveaux combattants que leur rôle était visible. Au retour du combat, ces vieilles femmes devaient encore procurer aux combattants une dose

d'affermissement des amulettes. Cette dose de gris-gris consiste à augmenter les pouvoirs ou la puissance magique des combattants dans la poursuite de guerres et à enlever les esprits cauchemars qui attrapent les combattants Maï-Maï après les affrontements. Les Merida jouaient également le rôle de garde-malade des combattants Maï-Maï malades ou blessés. Elles ont joué aussi la fonction de chefs d'escortes militaires des seigneurs des guerres. En plus, les femmes ont fait partie du groupe d'effort de la population locale qui cotisait l'argent et du bétail pour soutenir en armes et nourriture ces groupes armés. Les femmes des villages ont vendu des produits agricoles qui ont permis aux hommes d'acheter les armes mais aussi répondre aux besoins alimentaires de ces groupes armés. C. Lindsay et al. montrent que les femmes font des conflits armés une expérience multiforme qui implique la séparation, la perte des membres de la famille, l'insécurité physique et économique, les risques accrus de violences sexuelles, de blessures, de détention et de privations, et même la mort. Alors partout dans le monde, les femmes s'enrôlent dans l'armée régulière, dans les groupes armés ou dans leurs services de soutien. Les Merida comme les femmes en général ont contribué au développement et au maintien de la résistance locale Maï-Maï en période conflictuelle et post-conflictuelle en participant en qualité de combattantes et de ravitailleuses d'armes, des munitions de guerres et la cure alimentaire et magique. Elles ont joué un rôle important d'intermédiaire en faisant la fuite d'informations aux groupes armés Maï-Maï. Les Merida circulaient partout dans la forêt où elles étaient et dans les différents villages les comportements adoptés par celles-ci d'être cultivatrices, petites commerçantes dans les marchés locaux ont été stratégiques pour les femmes et les groupes armés Maï-Maï. Comme les paniers ou bidons des femmes ne pouvaient pas être fouillés par les groupes armés rivaux, les Merida profitaient de cette faiblesse pour faire passer les munitions de guerre de la plaine de la Ruzizi jusque dans les moyens et hauts plateaux d'Uvira. Elles mettaient des fretins secs (Ndagala en swahili) en dessous, au-dessus et de tout côté d'un panier (Lugega en Kifuliiru). C'est au milieu du panier que les munitions étaient déposées et bien étalées de façon à ce qu'elles ne bougent pas au moment de leur transport au dos. En cas de contrôle sur une barrière du RCD (Rassemblement Congolais pour la Démocratie) et de l'APR (Armée patriotique Rwandaise), les Merida prenaient tous les risques et parvenaient à s'en sortir sans être soupçonnées. Elles étaient souvent perçues par les rebelles du RCD et l'armée rwandaise APR comme des agricultrices et commerçantes. Soulignons que les femmes ont l'habitude de se rendre dans leurs activités champêtres en masse et souvent munies d'informations

ou des messages qui font l'objet de partage tout le long du trajet qui les amène aux champs. Les Merida profitaient de ces déplacements féminins pour faire passer les munitions de guerres et autres biens nécessaires aux combattants. Elles ont offert une attention sexuelle et psychologique à leurs homologues. Elles ont étés informatrices en prenant les risques d'infiltrer les milieux politiques, professionnels et militaires, notamment en se faisant professionnelles du sexe avec les groupes armés rivaux. Ce qui veut dire que ces femmes ont pris les risques d'être contaminées par les maladies sexuellement transmissibles et chroniques.

Pendant les combats les Merida ont pris les armes sur les fronts mais aussi elles ont été chargées de magasins et de stockage des cartouches pendant le combat. Au moment des opérations défensives ou offensives, elles assuraient le contrôle des postes pour voir l'état de stockage des munitions et des évacuations urgentes des victimes dont les blessés de balles, etc. Les Merida, les femmes des seigneurs de guerres dans les villages et les combattants eux-mêmes y compris les chefs coutumiers locaux étaient chargés de récolter ces produits en vue d'approvisionner ces groupes armés. Le statut des Merida est ambivalent car tantôt elles sont dans les groupes armés tantôt dans les villages comme des civiles. Elles devaient se préoccupaient de leur vie au quotidien et à d'autres moments, elles devaient disparaître de leurs villages pour participer aux activités militaires. Elles étaient munies des consignes des seigneurs de guerre pendant tous les séjours dans les villages. Cette résidence ambivalente fut stratégique pour les groupes armés Maï-Maï dans tactique communicationnelle avec la base. Certaines femmes continuent à collaborer avec les seigneurs de guerres des groupes armés Maï-Maï réfractaires aux processus de désarmement, démobilisation et réintégration en période post-conflit.

4.3. Obstacles rencontrés par les femmes dans les groupes armés Maï-Maï

Les femmes se sont butées à de multiples obstacles pour intégrer les groupes armés et dans l'exercice de leurs maintiens. Parmi ces obstacles nous citons :

a) Le plafond de verre dans la hiérarchie militaire

L'accès des femmes et jeunes filles aux postes de direction, de commandement ou de décision dans les entreprises guerrières Maï-Maï se bute à

l'existence de plafond de verre. Parmi les barrières visibles et invisibles nous citons les interdits et tabous sexuels, le modèle masculin sur lequel se fondent les groupes armés Maï-Maï, les traditions et coutumes, le manque d'ambition guerrière de la femme, les préjugés et stéréotypes envers les femmes et jeunes filles, la ségrégation verticale et horizontale, la mauvaise perception sociale de la féminité et de la femme militaire, ainsi que les violences sexuelles. C'est pourquoi aucune Merida n'a été commandant ni seigneur de guerre dans tous les groupes armés Maï-Maï en territoire d'Uvira. Tous les groupes armés Maï-Maï sont identifiés par le nom de leurs seigneurs de guerres hommes.

Les Mérida ont occupé les positions subalternes dans les groupes armés Maï-Maï. Le modèle structuro-fonctionnel de ces groupes armés est de type organigramme. Le sommet stratégique comprend le commandant de brigade avec un grade militaire de général s'il contrôle plusieurs bataillons et celui de colonel en cas d'un seul bataillon. Aucune Merida n'a franchi ces postes de commandement et de prise de décisions.

Dans la ligne hiérarchique, nous retenons les postes ci-après : le commandant de bataillon, le commandant de compagnie, le commandant peloton, commandant section et enfin, le commandant cellule. Tous ces postes restent à domination masculine. Les postes occupés par les Merida sont plus d'exécution que de prise de décision dans la hiérarchie militaire et l'organisation interne de ces groupes armés. Les femmes reçoivent uniquement les ordres qui proviennent de leurs chefs. Il faut ajouter le faible niveau d'études qui caractérisait aussi ces femmes et jeunes filles Maï-Maï. Un bon nombre de ces femmes ou jeunes filles ont rompu avec l'instruction. Ce qui a provoqué l'analphabétisme et faible vision de poursuivre la lutte en vue de déconstruire l'environnement masculin des espaces Maï-Maï mais aussi celui de l'armée régulière.

b) Les normes sexistes et la masculinité hégémonique

La formation des nouveaux combattants Maï-Maï est avant tout une initiation aux pratiques magiques pour acquérir l'invulnérabilité. La magie constitue également l' instrument de puissance et confère une certaine importance à ceux qui la pratiquent (B.Malinowski, 2002, p.35). La potion magique est en majorité produite par les vieilles femmes et est dotée d'une puissance magique qu'on injecte dans une

écorchure faite par le rasoir neuf sur le corps du nouveau combattant pour être invincible.

Une jeune fille ex-combattante Maï-Maï a déclaré ce qui suit : « *Nous étions nombreuses désireuses d'intégrer les groupes armés Maï-Maï. Cependant, nous étions discriminées et par exemple, sur 20 femmes demandeuses d'intégrer ces groupes, l'on prenait 3 à 5 femmes seulement. Les hommes nous disaient que les femmes aiment se bagarrer si elles sont nombreuses. Celles qui n'étaient pas sélectionnées, cherchaient ailleurs ou carrément, elles rentraient à la maison supporter les caprices des rivaux*[4]».

Pour ne pas tomber sous les balles de l'ennemi et de garder contact avec les ancêtres protecteurs incarnés dans le dieu eau, les combattants Maï-Maï apprennent des normes et croyances ci-après : éviter de violer une fille ou une femme ; ne pas dire le mensonge ni voler les biens des citoyens ; faire abstention de la nourriture préparée par une femme ou fille en règles menstruelles ; rester trois à sept jours sans se laver le corps après le premier contact d'initiation ; éviter tout lien sexuel avec une femme pendant le conflit ou en période préparatoire des guerres ; ne recevoir de la main des civiles que les choses ou objets déposés par terre ; pendant la guerre la femme ne peut pas passer derrière le dos du combattant (femme mariée ou non mariée) ; la salutation de main à main avec les civils est interdite, ne pas toucher une casserole couverte de suie, etc. Ces évitements avec les civiles pendant les campagnes militaires et les guerres sont appelés 'Système de cent kilomètres'. Les vieilles femmes et ménopausées ainsi que les petites filles qui n'ont pas encore de seins et de règles menstruelles sont autorisées à préparer la nourriture, la cure magique ou l'eau chaude pour le bain des combattants. Certains aliments leur sont interdits également, à savoir : les feuilles de manioc, le foufou ou la pâte ayant passé une nuit de préparation, la viande du porc, les feuilles de colocase, tous les aliments préparés avec sauce la veille, la viande des têtes de tous les animaux, l'eau de pluie. Il leur interdit de fouiller le corps de l'ennemi tué sans autorisation de la hiérarchie. Ils doivent prendre la potion magique après le champ

---

[4] Entretien avec une Jeune femme ex-combattante qui fut cheffe d'escorte du Général Nakabaka dans les guerres de 1996 à 2001 à Mulongwe. Mariée mère des cinq enfants à Mulongwe Uvira en Juillet 2017.

de bataille pour faire disparaitre la peur, les idées malformées, les mauvaises chances tirées du champ de bataille, etc.

A ce titre, Robert Basimike (2008, p.33) précise qu'avec le temps les docteurs Maï-Maï ont simplifié les conditions imposées aux combattants et les ont amenées à quatre seulement susceptibles d'une perfection. Ainsi, pour garder l'invulnérabilité, il suffisait de ne pas s'approcher d'une femme durant la campagne militaire ; de ne pas manger la tête d'un animal quel qu'il soit, de ne pas recevoir ou donner quoi que ce soit directement par les mains, il faut déposer l'objet par terre et le jaillir d'un peu de poussière en disant 'Ushindi ni wetu' en swahili qui signifie à nous la victoire en français et enfin, de ne pas s'emparer des biens d'autrui pendant la campagne militaire. Les femmes combattantes sont considérées de manière différente et ont eu du mal à mener leurs combats au même titre que les hommes. De nombreux tabous et interdits expliquent leur exclusion en termes de participation et d'implication dans les combats afin de défendre leurs droits, ceux de leur communauté et leur territoire national. Elles ont été considérées comme devant être protégées pendant les conflits au même titre que les enfants, et sont représentées comme faibles, anxieuses, incapables et impures. Ces représentations sociales sous-estiment et limitent la qualité des combattantes à participer valablement dans les conflits. Comme le montre Vlassenroot Koen (2002,p.118), les prescriptions qui fondaient les groupes Simba définissaient les types de contacts avec le monde extérieur, à savoir : les relations avec les femmes et jeunes filles ; tabous contre les hommes physiquement trop familiers, donner les choses directement à quelqu'un (l'objet doit d'abord être déposé sur le sol), l'interdiction de manger de la nourriture préparée par des femmes, des rapports sexuels avec certains types des femmes, croiser le chemin emprunté par des femmes, et d'autres prescriptions visaient à renforcer l'organisation interne des rebelles comme l'interdiction de manger certaines nourritures (légumes), l'obligation d'asperger d'eau sacrée la nourriture avant de la manger, l'interdiction de changer de place les plats qui sont sur la table en les faisant glisser ou au contraire les soulever, d'autres prescriptions étaient liées aux activités militaires comme ne pas violer ni tuer la population civile, ou encore asperger les villages locaux avec l'eau sacrée dans le but de protéger la population.

c) Les violences sexuelles ou déféminisation de la femme

Un combattant Maï-Maï actif dans le groupe Maï-Maï Fujo nous dit : « *au commencement de la résistance, les femmes et les filles étaient obligées d'être stérilisées pour participer aux groupes armés Maï-Maï. Mais alors, on a vu que cette pratique nuisait la femme. Les docteurs nous ont obligés de prendre les produits magiques qui nous privaient (hommes /femmes) d'avoir le désir sexuel pendant la campagne militaire et la guerre*[5] ».

Les croyances magiques tirées dans les amulettes de ces groupes armées ont été accompagnées dans la pratique de violences sexuelles à l'encontre des femmes et jeunes filles combattantes, épouses et autres. Les fonctionnements biologiques de la femme ou de la jeune fille comme les menstrues ont été perçus comme source d'impureté pendant le conflit par les Maï-Maï dans leur champ d'action. Dans cette période de menstruation, les femmes n'ont pas le droit de toucher les armes telles que les cailloux, la lance, la machette, le couteau, le fusil, etc. Elles n'ont pas le droit de préparer la nourriture ni de faire passer la casserole en suie derrière le dos du combattant Maï-Maï.

Pour éviter la transgression de ces normes, les femmes étaient cantonnées dans les camps et casernes. Elles seront perçues comme dévastatrices des gris-gris mais aussi des porteuses de malheur pendant la guerre. En plus, ces femmes et filles en règles ont été victimes des violences sexuelles et de discrimination. Elles n'ont pas le droit de voir, de toucher ni d'arriver à l'espace ou à l'endroit d'opération et d'entrainement des combattants en temps de guerre. Le passage rituel à la déféminisation ou la stérilisation forcée, mais aussi la privation des désirs sexuels par les amulettes ou les gris-gris constitue la forme la plus cruelle de violence sexuelle subie par les femmes.

En période post-conflit, les femmes sont également victimes des violences commises par les groupes armés Maï-Maï qui en majorité réfractaires au processus DDR. Ces groupes armés vont participer aux viols des jeunes filles vierges afin

---

[5] Entretien avec un ex-combattant Maï-Maï à Katogota, Juillet 2017.

d'assurer la férocité, virilité ou l'invulnérabilité. Cette pratique nocive perpétue et occasion une recrudescence des mariages précoces et forcés, des violences sexuelles, ainsi que le harcèlement sexuel des jeunes filles par les combattants Maï-Maï. Les femmes sont soupçonnée de sorcellerie, certains sont exécutées, d'autres obtiennent leur libération moyennant l'argent ou les bétails. Pendant le conflit, la sorcellerie féminine constituait une force pour ces groupes armés. En période post-conflit, les femmes taxées de sorcières sont devenues les cibles d'une nouvelle génération de ces groupes armés réfractaires au processus DDR. Ces femmes produisent des amulettes sous contrainte, par peur d'être assassinées si elles refusaient les demandes des seigneurs de guerre. La catégorie des vieilles femmes, de femmes stériles et ménopausées est assimilée à la masculinité. Ce statut féminin étant en rupture avec les règles menstruelles constitue une puissance. Ces femmes sont représentées spirituellement comme des hommes et sont pures. Ces femmes qui ont produits de la cure magique sont accusées d'être à la base de vulnérabilité des combattants Maï-Maï réfractaires.

Hormis les normes et les pratiques magico-religieuses à la base de la discrimination et la violation des droits des femmes, les Maï-Maï dans leur dynamique ont provoqué de nombreuses violences de genre envers la population civile. Le viol de guerre ou lors d'un conflit ethnique est la forme la plus répandue de violences contre les femmes, quoique paradoxalement très peu connue et rapportée (M. Lacroix et C. Sabbah, 2007, p.18). A titre illustratif, prenons le résultat de RFDA, RFDP et IA (2004, p.49) qui souligne : « *à Amba, petite localité située dans le Sud-Sud de la ville d'Uvira, dix-sept filles ont été enlevées de leur école par une trentaine de Mai-Mai. Elles ont été tenues captives dans la forêt et déflorées. Le liquide vaginal a été soigneusement récupéré dans des récipients et sur des mouchoirs. Les jeunes filles et jeunes femmes de 12 à 18 ans et de 18 à 45 ans, ont été violées parce qu'elles étaient soit vierges, soit enceintes, soit qu'elles avaient un bébé au sein* ». Cette défloration trouve un sens dans leurs schémas magico-spirituels, notamment le renforcement de leur force guerrière. Le corps de la femme et de la jeune fille devient un champ de bataille des groupes armés. Les filles déflorées pour répondre aux besoins fétichistes et sexuels des chefs des groupes armés locaux sous prétexte de leur apporter une force surnaturelle constituent des abus majeurs contre les droits des femmes. La représentation de la femme et de la féminité comme impure constitue un acte nocif exercé par les combattants Maï-Maï à l'encontre des femmes au regard des instruments juridiques

internationaux, régionaux et nationaux de lutte contre les violences sexuelles basées sur le genre.

Enfin, les groupes armés Maï-Maï causent ainsi au quotidien du tort à la population, par les biais des intimidations, de tueries de civils, de mariages forcés des jeunes filles, etc. ils perpétuent des exactions multiformes, des pillages, tortures et viols sur celles qui étaient supposées les soutenir au commencement de la résistance. Ils sont devenus de voleurs qui opèrent partout dans le territoire. Ils volent et font razzia aux bétails comme les vaches, les chèvres dans plusieurs villages des hauts et moyens plateaux d'Uvira. Ils font barricader la route n°5 Uvira-Bukavu et sont en collaboration avec les FNL du Burundi.

4.4. Les processus de paix, de DDR et l'avenir militaire des femmes Merida

La période post-conflit a été caractérisée par le besoin de désarmer les divers groupes armés locaux et étrangers actifs sur le territoire d'Uvira. Selon Charles Nasubi (2004, p.31) en 2001, deux résolutions du conseil des Nations Unies dont les résolutions 1355 et 1376 désignent officiellement la MONUC actuelle MONUSCO et lui confient la responsabilité du processus de Désarmement, Démobilisation, Rapatriement et Réintégration (DDRR, 1355) ou de Désarmement, Démobilisation, Réinstallation et Réintégration (DDRRR, 1376).

En territoire d'Uvira, il sied de souligner que la majorité des Merida et vieilles femmes qui ont combattu au côté des combattants hommes dans les groupes armés Maï-Maï ont été exclues des tables de négociations de paix officielles. Les groupes armés aux tables de négociation de paix n'ont pas une contrainte quelconque leur obligeant de faire représentation les femmes dans leurs agendas et à la table de négociation de paix malgré les efforts fournis à la patrie et les violences subies. Moins d'attention a été accordée par le Conseil de sécurité et lors des négociations inter-congolaises au processus de DDR réservé aux combattants des groupes armés et milices congolais présents dans l'Est du pays (C.B. Nasubi, *Ibidem*). Dans ce territoire, le camp de brassage avait été érigé dans le groupement de Luvungi dans la plaine de la Ruzizi et Chefferie des Bafuliiru. Son rôle est d'accueillir les combattants Maï-Maï dont les enfants de 18 ans (Kadogo). La CONADER (Commission Nationale de Désarmement et de

Réinsertion) avait été implantée dans ce territoire pour mettre en œuvre le programme DDR et qui sera suivi par le programme UEPN-DDR. Ces processus et programmes ont été réalisés et se réalisent grâce aux agences du système des Nations Unies (MONUSCO, PNUD, UNICEF, etc.), la Banque Mondiale (BM), la Banque Africaine de Développement (BAD), les organisations internationales comme Save the Children, IRC, IFESH et Care, etc. et d'autres organisations nationales et locales dont Caritas développement d'Uvira, etc. Comme le souligne Stéphanie Menard, en RD. Congo, la situation est particulièrement intéressante car si les filles représentent 40% des enfants impliqués dans le conflit, leur taux de participation au programme de DDR demeure loin d'être aussi importante. Seulement 15% des filles ont pris part au processus de DDR formel (M. Stéphanie, 2011, p. 31). C'est ainsi que les statistiques d'octobre 2008 dans le territoire d'Uvira montre que sur 3770 ex-combattants démobilisés, 3.747 étaient des hommes contre 23 femmes (F. Battistin, J.A. Gamp et H. Maleta, 2009, p.31) soit 0,61% des femmes contre 99,39% d'hommes. Les groupes armés Maï-Maï ayant donné une place secondaire aux femmes et aux jeunes filles, les seigneurs de guerre aux tables de négociation de paix et aux processus DDR ont considéré moins les intérêts des combattantes. Les efforts des femmes rencontrés d'intérêts dans les agendas des seigneurs de guerre. Ces derniers ont milité pour les grades militaires, les moyens matériels, une vie plus ou moins meilleurs ainsi que des postes stratégiques militaires. Les femmes et les filles ont été en majorité omises sur les listes des combattants lors du processus DDR. La plupart des Merida ont réintégré informellement et peu formellement dans la vie civile dans la communauté. Certaines d'entre elles restent problématiques dans la communauté car étant mal perçue, et d'autres ont repris la vie conjugale et normale. Ceci nous amène à conclure avec Pascale Trompette que l'avènement de la femme militaire ou femme marin n'a pas totalement lieu (P. Trompette, 2000, pp.167-178). Bien que les Merida aient surmonté les mythes de l'espace militaire et prouvé leur bravoure au côté des hommes, elles n'ont pas su dépasser la sous-estimation de la femme dont elles ont été inculquées par la société locale et cultures par les mécanismes de socialisation. La majorité des femmes combattantes ont choisi la vie civile et peu ont poursuivi l'activité militaire dans les forces armées régulières de la République Démocratique du Congo dont FAC à la sortie des guerres qui devint la FARDC pour le moment. Les ambitions des femmes n'étaient pas d'être militaires mais plutôt d'être rivales au côté des hommes pour se venger contre les menaces extérieures. Le retour de la paix a fait que les Merida perdent l'espace militaire

qu'elles avaient acquis pendant la guerre. Elles ont manqué une vocation ou une ambition militaire. Elles se sont intégrées par circonstances des violences sexuelles, des tueries, des mariages forcés, de Kidnapping, d'orphelinat, etc. paradoxalement, cette expérience ne les a pas incitées à critiquer le modèle masculin de leur société et des groupes armés pour lutter contre les inégalités sociales dont elles sont victimes jour et nuit. C'est pourquoi les nombres des femmes à participer dans les processus de paix restent chaotiques.

4.5. Le Panorama des femmes dans les accords de paix en RDC

Les conflits armés qui ont secoué le pays depuis 1996 à 2004 et qui se sont suivi par des crises politiques sur la question de troisième mandat de Joseph Kabila, ont abouti à la signature de plusieurs accords de paix. Ces accords restent souvent un code de conduites de l'homme politique et un non une véritable convention ou un engagement pour la consolidation de la paix et le partage équitable du pouvoir politique. En RDC comme partout ailleurs, les accords issus des négociations ne sont pas mise en œuvre de façon succincte. Ils font toujours l'objet de contestations ou protestations entre les parties prenantes.

Au pays, il y a eu l'accord de Lusaka (1999), le Pacte Républicain de Gaborone (2001), la phase de négociations politiques mettant en place le Dialogue Intercongolais (2002), l'adoption de l'Accord Global et Inclusif en (2003), la conférence régionale de Kigali (2004), la signature du pacte sur la sécurité, la stabilité et le développement (2006), les Accords Amani pour la paix (2008) La participation des femmes à tous ces accords de paix reste faible dans son ensemble. A titre illustratif, elles étaient à 9% à Gaborone, à 16% à Sun City, 30% lors de négociations informelles de Pretoria et 12,5 % au dialogue intercongolais de Pretoria (C. Odimba, P.R. Namegabe et J. Baseke , 2012, p.28). En plus, elles étaient à moins de 25% dans les actes d'engagements Amani pour la paix de Goma, etc. (ONUFEMMES, 2012, pp.4-5). Pour l'OIF et ONUFEMMES (*Ibidem*, p.4), en RDC note à ce sujet que les femmes étaient parties prenantes, y compris come négociatrices avec un taux de représentation de 12,5% au dialogue de Pretoria en 2002. Elles n'ont pas été incluses dans les négociations d'Addis-Abeba qui ont abouti à l'Accord-cadre pour la paix, la sécurité et la coopération pour la RDC et la région en 2013. Plus récemment, l'accord politique signé le 18 octobre 2016 pour

l'organisation des élections (l'accord de l'union africaine), a vu une participation des femmes à hauteur de 18,8% lors de négociations. Les femmes représentaient également 18% des signataires. Ce qui a abouti à l'inclusion des problématiques du genre dans l'Accord.

CONCLUSION

Les guerres à l'Est de la République Démocratique du Congo n'ont pas reproduit seulement les violences sexuelles basées sur le genre en période conflictuelle et de reconstruction. Elles ont marqué également l'histoire contemporaine de la révolution féminine congolaise. Cette dernière a inscrit un nouveau paradigme pour les femmes leur permettant de briser les mythes et le modèle masculin en s'impliquant ou en s'intégrant dans les groupes armés Maï-Maï en territoire d'Uvira en vue de défendre la patrie et défendre leurs droits bafoués. Les mythes Maï-Maï fondés sur le système patriarcal représentent socialement et différemment la féminité et les femmes en période conflictuelle et post-conflictuelle. De tout côté, les femmes occupent une place secondaire et un cliché mythologique justifiant la virilité masculine et la passivité féminine. Toutefois, les Merida et les vieilles femmes ont apporté un soutien incontournable à la résistance locale Maï-Maï dans ledit territoire. Malgré leur apport multiniveau, ces femmes sont restées dans l'ombre, oubliées de l'histoire contemporaine congolaise. Elles n'ont pas participé dans les processus de paix pour faire valoir leurs besoins spécifiques. Elles sont sorties en raison de multiples contraintes socioculturelles, économiques, psychologiques et politiques qui ont pesé sur elles dans l'organisation sociale de ces groupes armés. Ces femmes ont désapprouvé le manque de vision militaire, et elles se sont plutôt ralliées aux hommes pour apporter leur assistance ou soutien, mais aussi enfin d'échapper aux violences sexuelles à leur égard. Ce qui montre qu'elles ne sont pas sorties par incapacité congénitale. Leur participation montre que la femme a des aptitudes, des capacités particulières de bravoure et de virilité pour exercer l'activité militaire mais qui n'ont pas été capitalisées pour asseoir la cohésion sociale et un Etat démocratique fort en période post-conflit.

Loin de porter atteinte à leur valeur de leadership ou de chef de guerre, les femmes et les filles de ce territoire ont manifesté une faible vision militaire pour la déconstruction de la masculinité hégémonique, les normes sexistes, le plafond de verre dans la hiérarchie militaire malgré les différentes positions de commandement et d'exécution prises dans les groupes armés Maï-Maï. Aucune d'entre elles n'est devenue seigneur de guerre.

BIBLIOGRAPHIE

1. ADEPAE, ARAL et RIO (2011), *Au-delà des « Groupes armés », conflits locaux et connexions sous-régionales. L'exemple de Fizi et Uvira (Sud-Kivu, RDC),* Série grand lac, Life and Peace Institute ;
2. BASIMIKE R.B. (2008), *La résistance Maï-Maï dans la plaine de la Ruzizi : 1996-2002*, ISP/Bukavu, TFC, G3 Histoire et sciences sociales ;
3. BATTISTIN F., GAMP J.A. et MALETA H. (2009), *Rapport d'analyse et lignes d'action pour la création d'emploi et le redressement économique locale au Sud-Kivu (RDC),* Geneva, ILO, 2009,
4. https://monusco.unmission.org/la-monusco-plaide-pour-l'implication-des-ex-combattats-démobilisés-dans-les-projets-exécutés-par.se. Consulté le 2 décembre 2017.
5. KLEN M. (2010), *Femmes de guerre : une histoire millénaire*, Paris, Ellipses ;
6. KOEN V., (2002) « Violence et constitution de milices dans l'Est du Congo : le cas des Maï-Maï » ***In l'Afrique de Grands Lacs***, Annuaire 2001-2002, Grand ;
7. LACROIX M. et SABBAH C. (2007), « La violence sexuelle contre les femmes dans les pays en guerre et vivant des conflits ethniques : défis pour la pratique » ***In La violence dans tous ses états***, Reflet, vol.13, n°1 ;
8. LINDSAY-CURTET C. et al.,(2004), *Guide pratique du CICR : Répondre aux besoins des femmes affectées par les conflits armés*, Genève, CICR ;
9. LUBALA E.M.,(2000) ; *L'émergence d'un phénomène résistant au Sud-Kivu (1996-2000)*, Anvers ;
10. MALINOWSKI B. (2002), *La vie sexuelle des sauvages du Nord-Ouest de la Mélanésie*, Coll. Les classiques de sciences sociales, Québec, Chicoutimi, 2002, p.35
11. NASUBI C.B.,(2004), *Qui arme les Maï-Maï : enquête sur une situation originale*, Bruxelles, GRIP, 2004, p. 31
12. ODIMBA C., NAMEGABE P.R. et BASEKE J. (2012), *La participation des femmes dans le processus de paix et la prise de décision politique en RDC*, International Alert ;
13. OIF et ONUFEMMES (2017), *Séminaire international sur promouvoir la participation des femmes dans les processus de paix en Afrique Francophone. Rapport 17 et 18 Novembre 2016, Hôtel Tiama, Abidjan*, côte d'Ivoire, New York, ONUFEMMES,

14. ONUFEMMES (2012), *Participation des femmes aux tables de négociation de paix ; New York, ONUFEMMES.*
15. Résolution 1325 adoptée par le Conseil de sécurité à sa 4213e séance, le 31 octobre 2002 sur femme, paix et la sécurité.
16. RFDA, RFDP (2004), *Le corps des femmes comme champs de bataille durant la guerre en République Démocratique du Congo. Violences sexuelles contre les femmes et les filles au Sud-Kivu (1996-2003),* International Alert,
17. STEARNS J.K. ET VOGEL C., (2015), *Cartographie des groupes armés dans l'Est du Congo*, New-York, GEC-CCI ;
18. STEPHANIE M.,(2011), *La Réintégration des filles associées aux forces et aux groupes armés en République Démocratique du Congo*, Mémoire de maitrise en science politique, Montréal, Université du Québec,
19. TROMPETTE P. (2000), *Métier militaire et identité féminine. Les champs de mai*, .https://halshs.arachives-ouvertes.fr. Consulté le 16 septembre 2017.

ISDR-BUKAVU
Publication en ligne des savoirs scientifiques

Publié sur https://www.isdrbukavu.ac.cd/recherche/publications/